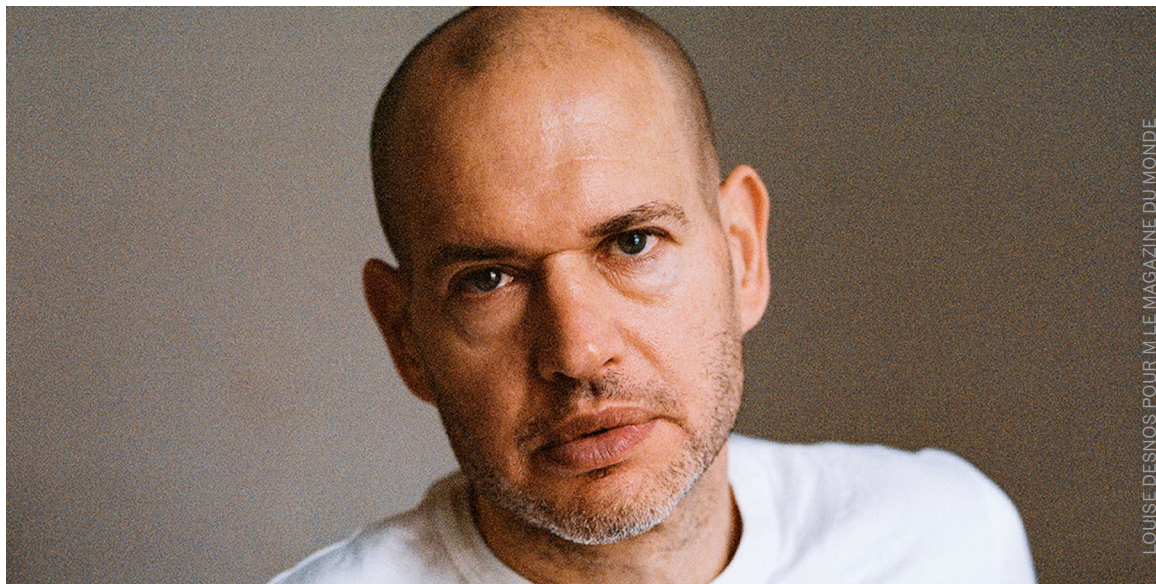




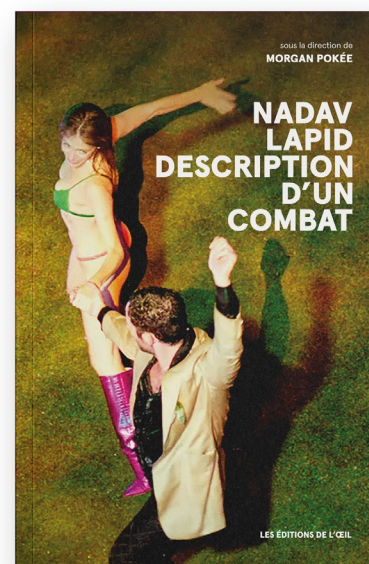
M Le mag CINÉMA

Nadav Lapid, voix discordante du cinéma israélien

« “Nadav donne des coups de caméra, comme on donne des coups de pied”, écrit la comédienne Juliette Binoche dans la préface de l’ouvrage collectif qui lui est consacré, *Description d’un combat*, à paraître le 15 septembre aux Éditions de l’Œil. »

M
Le magazine du Monde

—
Par Clément Ghys
Publié le 7 septembre 2025
M, le Mag





APPLAUDI DANS LES FESTIVALS INTERNATIONAUX, LE CINÉMA DE NADAV LAPID DÉRANGE DANS SON PAYS. LE RÉALISATEUR ISRAÏELIEN, INSTALLÉ À PARIS, FAIT ENTENDRE UNE VOIX DISCORDANTE FACE À UN POUVOIR QUI EXERCE UNE PRESSION DE PLUS EN PLUS FORTE SUR LES ARTISTES. SON DERNIER FILM, LE GRINÇANT "OUI", EN SALLE LE 17 SEPTEMBRE, RACONTE L'APRÈS-7-OCTOBRE ET FUSTIGE UNE SOCIÉTÉ GANGRÉNÉE PAR UN ESPRIT DE VENGEANCE ET PAR LE NATIONALISME.

NADAV LAPID GRAND NON DU CINÉMA ISRAÏELIEN

LE 7 OCTOBRE 2023, le réalisateur israélien Nadav Lapid était à Paris, où il vit depuis quelques années. Il avait écrit le scénario de son cinquième long-métrage, *Oui*, l'histoire d'un musicien cynique qui, pour la gloire et l'argent, accepte de composer un nouvel hymne pour l'État hébreu, aux accents nationalistes et violents. Comme dans ses précédents films, les derniers en date étant *Le Genou d'Ahed* (2021) et *Synonymes* (2019), le cinéaste avait voulu évoquer, par la fiction et avec un regard critique, la société israélienne. Les massacres commis par le Hamas et la guerre à Gaza ont changé la donne.

Cette réalité est entrée dans l'histoire, celle du Proche-Orient comme celle de son film. *Oui*, dont, par une étrange coïncidence, le tournage a débuté le 7 octobre 2024, est conforme au scénario original. Mais les exactions et les tueries commises un an plus tôt se sont invitées à l'écran. Tout comme les notifications sur les smartphones

annonçant des hécatombes. Dans les scènes tournées sur une colline offrant un panorama sur Gaza, on voit la fumée des explosions, on entend les détonations des bombes.

Au fil des mois, le destin du film épouse le chaos en cours. Il est présenté à la Quinzaine des cinéastes à Cannes le 22 mai, tandis que l'armée israélienne vient de lancer l'opération « Chariots de Gédéon », visant à prendre le contrôle des trois quarts de la bande de Gaza. Tout l'été, alors que diverses ONG évoquent une « famine de masse » dans l'enclave, *Oui* est projeté lors d'avant-premières en France, Roumanie, Allemagne, Israël...

Oui sortira en France le 17 septembre. « *Qu'est-ce qui se sera passé d'ici là ?* », sourit amèrement le réalisateur de 50 ans. On le rencontre fin juin à Paris, près de Bastille, où il réside avec sa compagne, l'actrice Naama Preis (à l'affiche de *Oui*) et leur fils de 6 ans. Le regard est doux et perçant. Chacune de ses réponses est posée,

précise. Il fait alterner sérieux et humour, assurance et remise en cause, réflexions théoriques sur le cinéma et récit personnel.

À Cannes, l'œuvre a suscité l'enthousiasme chez les critiques. Il a surpris avec son esthétique baroque, parfois pop, sa musique assourdissante et son rythme survolté, rares pour un sujet aussi dur. De quoi confirmer l'aura de Nadav Lapid auprès des cinéphiles, intrigués par sa filmographie comme par sa personnalité indéniablement charismatique et ambitieuse. Celle d'un auteur récompensé par le prix spécial du jury à Locarno en 2011 pour *Le Policier*, son premier long-métrage, par l'Ours d'or à Berlin en 2019 pour *Synonymes* et, deux ans plus tard, par le prix du jury du Festival de Cannes pour *Le Genou d'Ahed*. Oron Shamir, critique au quotidien israélien *Haaretz* et au magazine en ligne *Srita*, voit en lui « le plus connu et le plus discuté des cinéastes du pays depuis Amos Gitai ». →

→ Ce dernier confie « avoir très hâte de voir Oui », ajoutant au sujet de son cadet que « le meilleur hommage qu'un artiste puisse rendre à sa propre culture est d'être critique ». Car, comme Gitai, Nadav Lapid offre un regard féroce sur une société qu'il juge « gangrenée par le nationalisme, déconnectée de la réalité qui l'entoure ». « Nadav donne des coups de caméra, comme on donne des coups de pied », écrit la comédienne Juliette Binoche dans la préface de l'ouvrage collectif qui lui est consacré, *Description d'un combat*, à paraître le 15 septembre aux Éditions de l'Œil. « Il est radical, mais il n'est pas austère », précise Ariel Schweitzer, un ami proche, critique aux *Cahiers du cinéma*, universitaire et spécialiste du septième art israélien. L'intéressé se dit éloigné des réalisateurs internationaux « didactiques » et compare leurs films aux « arguments moralisateurs [qu'il] utilise pour persuader [son] fils de manger ses légumes ». Judith Lou Lévy, productrice de *Oui* et du *Genou d'Ahed*, voit en lui « un de ces auteurs qui réinventent le cinéma politique, comme le Roumain Radu Jude, les Français Justine Triet et Arthur Harari ou encore le Brésilien Kleber Mendonça Filho ». Ses personnages évoluent dans un monde où, dit-il, « l'armée et le patriotisme s'immiscent dans l'intime », où la poésie d'un enfant surdoué ne peut s'exprimer (*L'Instituteur*, 2014), où un réalisateur ne peut présenter un film librement (*Le Genou d'Ahed*). Un pays qu'il faut fuir, comme le jeune héros de *Synonymes* qui s'exile à Paris, où il décide d'oublier l'hébreu. À l'instar d'Amos Gitai autrefois, Nadav Lapid dérange en Israël. Ses œuvres ont beau ne pas y dépasser les 10 000 entrées en salle, elles hérissent certaines personnalités politiques de droite. *Oui* attise les braises. Sans l'avoir vu, de nombreux éditorialistes l'ont vivement critiqué. Des citations du cinéaste ont été sorties de leur contexte. L'excentricité de l'acteur principal, Ariel Bronz, figure du théâtre expérimental, a suscité des moqueries, certains rappelant l'une de ses performances passées où il s'insérait le drapeau du pays dans l'anus... Le 23 août, sur la chaîne de télévision publique KAN II, Miki Zohar, ministre de la culture, a assuré à la télévision que le film (qu'il n'aurait pas non plus visionné) « blesse les sentiments des patriotes israéliens ». L'un des signes du climat de tension qui règne, d'un état qui se resserre pour les réalisateurs traitant de politique. En 2017, *FoxTrot*, de Samuel Maoz, consacré à une bavure de l'armée israélienne, avait remporté le Lion d'argent à la Mostra de Venise ainsi que l'Ophir du meilleur film (l'équivalent des Césars), devenant, selon l'usage en cours en Israël, le représentant du pays dans la course à la première sélection pour l'Oscar du meilleur film étranger. Cela avait déjà suscité la colère de Miri Regev, alors ministre de la culture (aujourd'hui aux transports). Dans un communiqué, cette dernière avait jugé « scandaleux que les artistes israéliens contribuent à l'endoctrinement de la jeune génération contre l'armée la plus morale du monde ». Elle s'en était prise au financement de ces films, réclamant des gages de patriotisme aux producteurs. La situation n'a fait que s'aggraver depuis.

« Dans le monde du cinéma israélien, on n'avait jamais vu un tel recul des libertés. Miki Zohar est sûr de son pouvoir, il a créé un climat délétère, où tout film est jugé selon sa défense ou sa condamnation du projet sioniste », déplore Ariel Schweitzer. « Une machinerie perverse s'est mise en place », observe aussi le réalisateur Ari Folman, notamment auteur du film d'animation *Valse avec Bachir* (2008) et ami de Lapid. Divers aménagements administratifs liés au financement ralentissent, voire empêchent la critique, au profit du divertissement. » Dans le viseur du ministère, l'Israel Film Fund, l'un des principaux fonds de financement du cinéma du pays, indépendant mais bénéficiaire de subventions publiques et impliqué dans la production de *Oui*. Sa directrice, Noa Regev, fait figure de dernier rempart pour Lapid et ses proches. Elle défend le film malgré les pressions. « Oui m'a montré comment fonctionnait la lâcheté de certains, ceux qui se murent dans le silence, et les autres, explique le cinéaste, qui semble ne pas détester l'adversité et la confrontation. Je préfère un nationaliste d'extrême droite qui me vomit sa haine au visage à un pleutre. »

“‘Oui’ m’a
montré comment
la lâcheté de
certains, ceux qui
se murent dans
le silence, et les
autres. Je préfère
un nationaliste
d’extrême droite
qui me vomit sa
haine au visage
à un pleutre.”

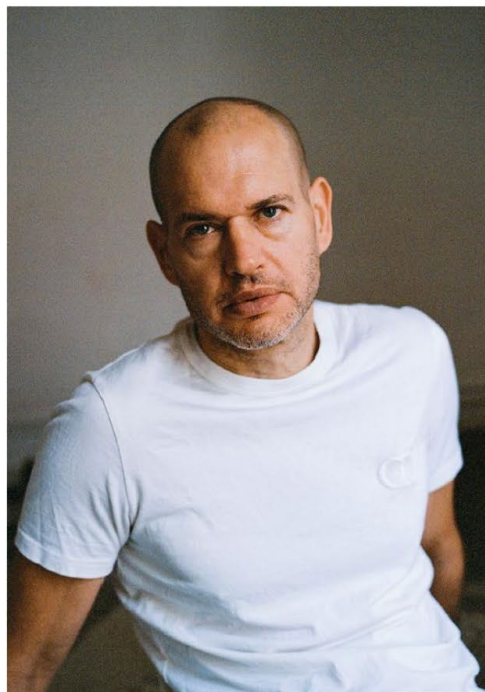
Nadav Lapid

Nadav Lapid et sa compagne, l'actrice Naama Preis.

Le long-métrage devrait sortir en Israël mais dans un nombre réduit de salles, les distributeurs importants ayant refusé de le défendre. Et ce, alors même qu'il est nommé dans sept catégories aux Ophirs, qui se dérouleront le 16 septembre, et pourrait donc représenter le pays aux Oscars. Pour trouver les 4 millions d'euros nécessaires au financement du film (un chiffre raisonnable, équivalent au coût moyen d'une production française, selon les données du CNC), la productrice Judith Lou Lévy s'est lancée dans un « processus épuisant, mais instructif, qui permet de déceler le courage des uns ». Parmi eux, estime-t-elle, Antoine Lafon et Hugo Sélignac, de Chi-Fou-Mi Productions. À la manette de succès populaires (*Le Grand Bain*, *BAC Nord*, *Je verrai toujours vos visages*, *L'Amour ouf...*), les deux ont injecté le million d'euros qui manquait pour boucler le budget. Personnalité phare du cinéma hexagonal actuel, Hugo Sélignac, qui se dit « très fier d'avoir participé à un projet important », a usé de son entourage pour que le film soit présent à Cannes. Las, le Festival ne l'a pas retenu et c'est la Quinzaine des cinéastes, sélection parallèle, qui l'a présenté. La blessure est encore à vif pour Nadav Lapid et son équipe. D'autant que le chemin a été tortueux. Selon plusieurs sources, le visionnage aurait suscité l'enthousiasme des sélectionneurs. Après quelques coupes réclamées, le film étant trop long mais aussi trop violent, les hautes instances du Festival l'auraient finalement refusé. Manque d'entrain pour la version présentée, autocensure ou raison idéologique ? Thierry Frémaux, directeur général du Festival, a refusé de répondre à nos questions. « De toute manière, tout a été compliqué, souffle Nadav Lapid. Je ne m'étais jamais lancé dans un projet aussi exigeant. » Notamment les scènes sur la colline dominant Gaza, tournées sans autorisation et interrompues par les soldats en patrouille. Même difficulté pour constituer l'équipe du film. Des dizaines de techniciens auraient refusé de participer. « Une assistante réalisatrice a fait savoir qu'elle ne pourrait pas se regarder dans le miroir si elle travaillait avec moi. » Dans les séquences tournées à Tel-Aviv, le cinéaste a voulu frénétiquement inclure tout ce qui lui faisait adorer la ville, du stand d'un vendeur de jus de fruits à son ancien appartement. « Je voulais dire adieu, avec ma caméra, à cette ville que j'aime filmer plus que tout au monde. » Car l'hédonisme du Tel-Aviv de sa jeunesse, celui des amours naissantes sur la plage, de la lumière qui se répercute au petit matin sur les immeubles Bauhaus, des ciné-clubs underground, n'est plus « moralement » possible. « L'insouciance est entachée pour des décennies. » Lui-même a bien profité de cette douceur de vivre. « On pensait que la musique, la drogue, nos nuits de plaisir étaient notre réponse à la guerre, que nous savions transformer notre tragédie en extase. Un attentat détruisait un bar et, le lendemain, on allait danser dans ses décombres. C'était notre fierté par rapport au reste du monde, trop sensible. » Il ajoute : « C'est très israélien, comme mode de pensée. De toute façon, c'est ce que je suis avant tout. La plus grande victoire des →



Louise Doreau pour M. Le magazine du Monde



Loïc Dierckx pour M Le magazine du Monde

—> *pères fondateurs du pays est d'avoir instillé en chacun l'idée qu'on n'existe pas autrement qu'en tant que citoyen.* »
*« Nadav est un enfant du projet utopique de l'État hébreu et de ses dérivés », assure son ami Ariel Schweitzer. « Ses parents sont de la première génération née en Israël, et non des rescapés de la Shoah, précise Ari Folman, fils de déportés polonais. C'est capital dans son imaginaire. » La famille de Lapid est ashkénaze – « Steven Spielberg aurait de quoi faire plein de films sur la façon rocambolesque dont tous mes grands-parents ont survécu. » Le père est écrivain, la mère est monteuse de films. Ils se sont rencontrés au service militaire. « L'histoire israélienne classique », commente le cinéaste. Tous deux sont des amis de David Perlov, réalisateur né au Brésil, passé par Paris, où il a travaillé à la Cinémathèque française avec Henri Langlois. Ce dernier organise des projections chez lui, pour un petit cercle d'initiés. Le petit Nadav découvre, fasciné, les fresques pharaoniques du Russe Eisenstein. « Et puis, comme tous les jeunes de mon âge, je me suis mis à regarder les films avec Bruce Willis. » Il est adolescent dans l'Israël du tournant de la décennie 1980. Le capitalisme conquérant dévore le socialisme des pionniers, la première guerre du Liban (1982) est, vue d'Israël, finie. Tel-Aviv bouillonne et il est l'enfant surdoué de cette effervescence. Il veut écrire. Ari Folman, à l'époque responsable de la rubrique Sports du magazine branché *Ha'ir*, le rencontre alors qu'il a à peine 17 ans. Il se souvient d'un jeune homme brillant qui, « d'un reportage sur une compétition de water-polo ou de surf, parvenait à faire un conte philosophique. C'était un garçon qui savait écrire des histoires comme personne ».*

Mais le récit national est toujours là, en arrière-plan. Lui, le fils d'intellectuels, le jeune homme cosmopolite férù de livres et de films, n'en est pas moins « abreuvé du mythe de ce pays fondé par les pionniers et défendu par l'armée ». Il fait son service militaire, obligatoire pour tous, d'une durée de deux ans et huit mois pour les hommes. Son régiment est basé au Sud-Liban, occupé par l'armée israélienne depuis la fin des années 1970. Il dit avoir été « un soldat extrêmement enthousiaste », avoir rêvé de devenir « un héros de guerre », avoir été « pris au piège de cet idéal avec lequel on berce les enfants d'Israël ». « Pendant plusieurs années, tu ne fais rien d'autre que du sport, bien te nourrir, résister aux intempéries, penser à la mort tout autour ». Et puis, tout s'arrête. Après avoir reçu une mention d'excellence, il lui faut retrouver la vie d'avant, Tel-Aviv, les amis, la fête... Il n'y parvient pas, entre dans une crise existentielle profonde. Pour Ariel Schweitzer, c'est là que sa vocation de réalisateur naît. « Son cinéma s'est construit autour d'une déception par rapport à son propre service militaire et par rapport aux changements de l'époque en Israël : l'après-assassinat de Rabin, l'échec des accords d'Oslo, la deuxième Intifada, la montée de l'extrême droite et du nationalisme messianique. » Au milieu des années 1990, premier départ pour Paris. Il n'a pas d'argent, ne connaît personne, ne quitte sa chambre de bonne

“Je suis le pur produit de la virilité israélienne, où le corps comme l'esprit ne doivent pas flancher.”

Nadav Lapid

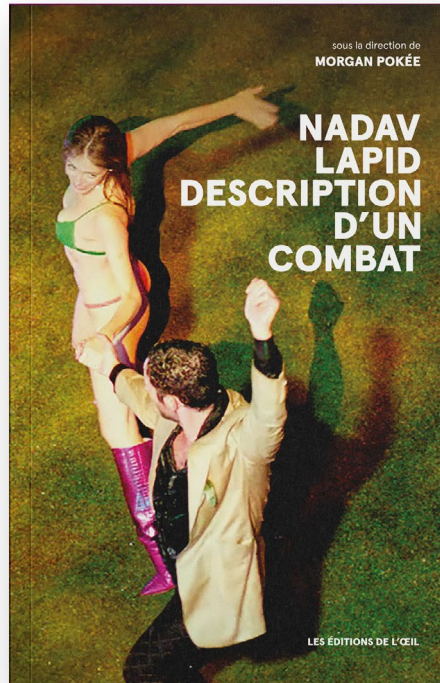
que pour aller au cinéma. Une vie de bohème, de cinéophile, comme celui des héros de la Nouvelle Vague ou des films de Jean Eustache. Il tente le concours de la Fémis, célèbre école de cinéma française, qu'il rate de peu. Il retourne en Israël, s'inscrit à la prestigieuse Sam Spiegel Film and Television School, à Jérusalem. Ses courts-métrages sont remarqués. Il tourne son premier long-métrage, *Le Policier*, qui connaît un succès critique. Sa carrière est lancée. La France, il l'aime grâce à « Napoléon, Godard, Zidane ». Trois conquérants (d'un continent, du cinéma, des terrains de football). Comme dans ses films, dont les héros déploient leur force physique, leur rudesse, voire leur animalité. Une masculinité affirmée, sans être toxique, cherchant autant la séduction des femmes que la camaraderie entre hommes. « Je suis le pur produit de la virilité israélienne, où le corps comme l'esprit ne doivent pas flancher. » Aujourd'hui encore, quand il se rend à une manifestation dans les rues parisiennes, l'homme de gauche ne peut s'empêcher d'admirer les CRS : « Je suis programmé pour les trouver beaux. » En tant que père, il « fait des efforts pour ne pas transmettre cette virilité-là ». Il a certes emmené son fils aux Invalides voir le mausolée de Napoléon, mais il lui montre aussi les traces de la Révolution française, de la Commune, des barricades de Mai 68. Plus tard, il lui fera lire Céline. « Il faut bien admirer quelques antisémites, quand même », plaisante-t-il. Son fils avait 2 ans quand Naama Preis et lui-même se sont installés à Paris, fatigués du climat politique israélien,

asphyxiant à leurs yeux. Dans *Oui*, le héros s'exile avec sa famille. Il s'adresse à son fils : « Je te condamne à vivre dans un pays où les fruits et légumes sont mauvais. » Quiconque ayant comparé un étal de primeur au Proche-Orient avec son équivalent en Europe de l'Ouest comprendra.

Il aime le sentiment de vivre dans la ville aux dizaines de salles d'art et d'essai, aux débats littéraires enflammés. Au récit national israélien, il a substitué celui de l'Hexagone, « romantique, universel, tout aussi ambitieux et déconnecté ». Cette France fantasmée, il en découvre aujourd'hui la réalité. Il doit faire avec cette étiquette d'« Israélien de gauche », les médias l'invitant pour obtenir un rare témoignage adapté à leur ligne éditoriale. Lui qui avait, par le passé, déclaré que s'il votait en France il porterait sans doute son suffrage sur Jean-Luc Mélenchon, dit ne pas trouver « la gauche française plus antisémite qu'ailleurs ». Après le 7-October, certaines prises de parole lui ont paru lâches, « avec des mots faussement compassionnels, qui semblaient sortir de ChatGPT ». Il aimerait voir le milieu du cinéma français s'engager davantage dans les combats de gauche. « Je suis peut-être un lecteur trop ardent de l'histoire, trop fasciné par l'image de Godard et Truffaut bloquant le Festival de Cannes en 1968. » Sa vie en France, ses opposants israéliens la lui reprochent. « J'ai fait l'armée, soutient-il, j'ai du crédit pour ouvrir ma bouche. » Selon Ariel Schweitzer, les réalisateurs, écrivains, dramaturges et plasticiens israéliens seraient nombreux à avoir quitté leur pays. Le critique de cinéma assiste à l'émergence d'une « société israélienne exilée, d'une contre-culture qui vit hors des frontières de l'État hébreu, à Berlin, au Portugal, aux États-Unis, à Paris. Le cinéma politique israélien va désormais se développer en dehors des frontières du pays ». Une communauté d'artistes liée par la tristesse d'un exil choisi et les efforts pour continuer à faire porter leur voix. Ari Folman lance, de son côté, un appel aux Européens : « Il faut nous aider à insuffler un nouveau récit sur le Proche-Orient. Aidez-nous à financer nos films, regardez-les... » De fait, les festivals internationaux programment de moins en moins de films israéliens. Boycott idéologique ou peur de débats violents, les raisons sont floues.

Nadav Lapid réfléchit à son sixième long-métrage, qui devrait se dérouler à Paris. Aimait-il réaliser un thriller, une comédie romantique où il ne serait pas question de politique? « Évidemment, répond-il. Trois fois par jour, quand je me promène dans Paris et que je vois un couple d'amoureux à la terrasse d'un café, je me dis que ce serait un beau début de film. Moi aussi, j'ai le droit de faire des films légers, de raconter des histoires intimes. » Mais la réalité, sa réalité, revient toujours. Et il continue d'écrire sur ce pays auquel, où qu'il soit, il ne peut échapper. Dans *Oui*, le héros raconte une blague : « Un homme rentre dans une agence de voyages. Il veut acheter un billet d'avion, mais ne sait pas où aller. L'employé lui donne une mappemonde et le laisse réfléchir à une destination. Après un moment, il lui demande s'il a fait son choix. L'homme répond : "Est-ce que vous auriez une autre mappemonde ?" » **(M)**

Comme une ambiance de fin du monde,
avec Nadav Lapid et Oliver Laxe



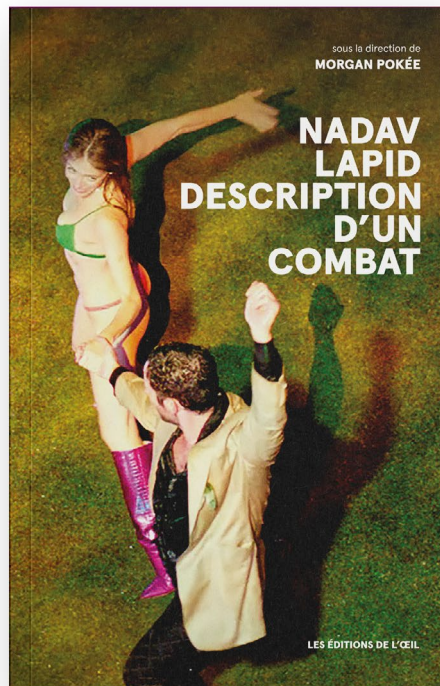
« *Oui* sortira en salles mercredi 17 septembre. En attendant, pour en savoir plus sur le cinéma de Nadav Lapid, on se procurera avec profit le livre collectif qui lui est consacré, sous la direction de Morgan Pokée, aux éditions de L'Œil. Ça s'appelle *Description d'un combat*. »



—
Par Antoine Guillot
Publié le samedi 13 septembre 2025
France Culture, *Plan Large*

→ À ÉCOUTER ICI

Nadav Lapid: «J'adorerais plonger la tête des spectateurs dans des bols remplis de plein de choses.»



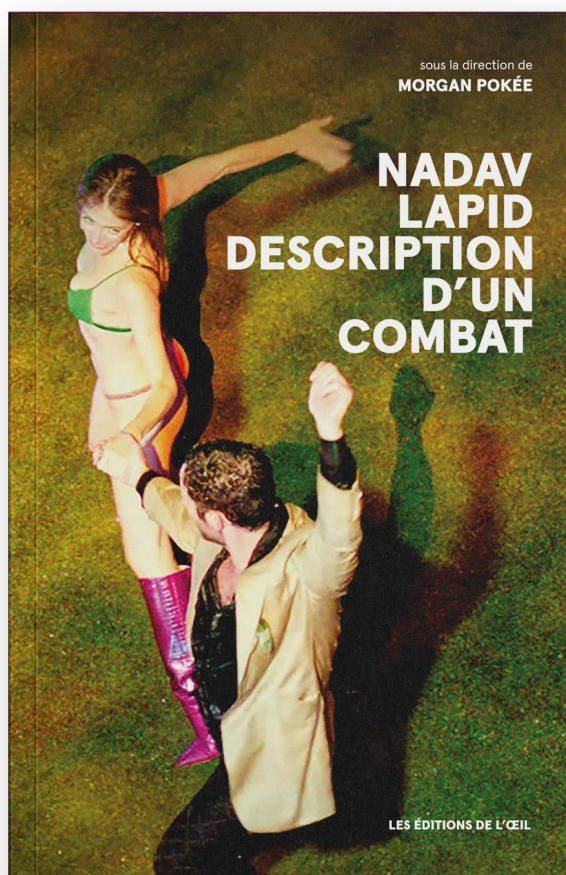
« La sortie du film est accompagnée de celle d'un livre consacré à l'œuvre du cinéaste aux éditions de L'Œil, ouvrage dirigé par Morgan Pokée et préfacé par Juliette Binoche : *Nadav Lapid – Description d'un combat.* »



—
Par Eva Bester
Publié le mercredi 17 septembre 2025
France Inter, *La 20^e Heure*

→ À ÉCOUTER ICI

En Israël avec Nadav Lapid, le réalisateur
de *Oui* qui dit «non» à son pays «malade»



À LIRE

TTT

**Nadav Lapid,
description
d'un combat,**
entretiens sous
la direction de
Morgan Pokée,
éd. de l'Œil,
352 p., 27€.

Télérama

—
Par Laurent Rigoulet
Publié le mercredi 17 septembre 2025
Télérama

En Israël avec Nadav Lapid, le réalisateur de “Oui” qui dit “non” à son pays “malade”

Désigné ennemi de son pays et exilé à Paris, Nadav Lapid a présenté son dernier film, qui s'en prend à la société israélienne, à ses compatriotes, suscitant des réactions enflammées... Rencontre avec un cinéaste qui ne rend pas les armes.



Le cinéaste Nadav Lapid fait l'objet de menaces dans son propre pays. Photo Yahel Gazit pour Télérama

Par Laurent Rigoulet

Réservé aux abonnés

Publié le 17 septembre 2025 à 06h02



Difficile d'imaginer un retour au pays sous plus haute tension. À l'approche de l'été, personne ne pensait qu'un festival international de cinéma pourrait se tenir à Jérusalem, les tirs de missiles proliféraient entre Israël et l'Iran et l'une des collaboratrices de Nadav Lapid, le réalisateur de Synonymes, Ours d'or à Berlin en 2019, a vu son immeuble, en plein cœur de Tel-Aviv, pulvérisé et réduit en gravats. L'existence a pourtant repris son cours « normal » trois semaines après le cessez-le-feu. À la mi-juillet, le cinéaste, habillé de noir de la tête aux pieds, se tient nerveux aux portes d'une salle archi comble où *Oui*, son nouveau film uppercut, présenté à Cannes à la Quinzaine des cinéastes, est montré pour la première fois à un public israélien.

Un spectateur excédé bouscule toute une rangée pour quitter la salle, criant en anglais : « *Ce film est répugnant !* », « *Va te faire foutre !* » lui répond un autre. Des rires fusent, plus ou moins affolés. Sur la Croisette, l'envoyé spécial du quotidien *Haaretz* avait rapporté que *Oui* était « *un piège artistique astucieux* » tendu à ses compatriotes : « *Ceux qui le détesteront pourraient en réalité détester Israël, et ceux qui l'aimeront pourraient se détester eux-mêmes.* »



Nadav Lapid : « Tel-Aviv vit comme si de rien n'était, alors que Gaza est à moins d'une heure de voiture. Comment peut-on continuer dans un tel aveuglement et s'y habituer ? » Photo Yahel Gazit pour Télérama

Les couleurs sont explosives, le volume poussé à fond, Nadav Lapid l'exige avec insistance, prêt à tout pour convaincre les projectionnistes. « *J'ai l'impression que tu m'as bouclé pendant deux heures et demie dans une essoreuse* », lui dit un proche. « *Je ne risque pas de dormir cette nuit* », confie un autre. Le cinéaste n'en demande pas moins. Depuis son premier long métrage, *Le Policier*, en 2011, il s'en prend aux pulsions dévastatrices qui rongent la société israélienne et son fantasme absolu est de réunir tous les citoyens de son pays « *malade* » dans une même salle, pour les secouer un bon coup et les pousser à scruter leurs entrailles. Après l'accueil enthousiaste du public et de la presse internationale à Cannes, le gouvernement de Benyamin Netanyahu n'a pas manqué d'en faire un ennemi plus que juré et le cabinet du Premier ministre a écrit à la Cinémathèque de Jérusalem pour « *exiger* » l'annulation de la projection de *Oui* dans le cadre du Festival du film de Jérusalem.

Les organisateurs n'ont pas tremblé, mais le communiqué était féroce et parlait la langue autoritaire de la censure : « *La diffusion de ce film constitue une légitimation d'un récit cherchant à masquer les crimes du Hamas, à ternir l'image d'Israël et à porter atteinte au moral national.* » Au sortir de la projection, la nuit est tombée sur la Cinémathèque qui domine les quartiers déchirés de Jérusalem-Est. Le public sonné et silencieux migre vers une salle où Nadav Lapid vient débattre avec Ari Folman, l'auteur de *Valse avec Bachir* (2008).

Les deux hommes se connaissent depuis une éternité. Le réalisateur de *Oui* a commencé comme journaliste dans un magazine dirigé par Folman. Il écrivait sur le football et fonçait déjà à contresens, soutenant mordicus une équipe qui gagnait peu : *« J'étais supporter de Hapoel Tel-Aviv avant même ma naissance ! raconte-t-il dans un passionnant livre d'entretiens publié en cette rentrée. Les Rouges, les supporters de Hapoel, viennent d'un passé ouvrier et défendent encore aujourd'hui des valeurs socialistes, antifascistes et propalestiniennes. Les ultras du Maccabi, eux, représentent plutôt le sionisme bourgeois, avec une identité juive bien ancrée et un nationalisme assez fort. »* Depuis plus de dix ans, Hapoel n'a pas battu le Maccabi.

Ari Folman profite du débat pour se désoler de voir les investisseurs européens fuir le cinéma israélien. Il raconte avoir perdu le soutien de la France et de la Belgique pour un nouveau projet qu'il ne parvient pas à monter. *« Comment peut-on être cinéaste en Israël aujourd'hui ? demande-t-il. De l'étranger, nous sommes perçus comme des collaborateurs, et chez nous, comme des déserteurs. » « Nous devons nous poser la question de ce que nous avons montré dans les vingt dernières années, répond Nadav Lapid. Avons-nous vraiment dépeint Israël tel qu'il était ? Si cela avait été le cas, le public international serait moins sidéré par ce qui se passe à Gaza. »* Des éclats de voix dans la confusion de l'arrière-plan, des spectateurs réclament en vain à la sécurité qu'on en finisse et qu'on fasse taire le trublion.

Le lendemain, Nadav Lapid donne rendez-vous à Tel-Aviv, près de la place Milano, dans le quartier où il a grandi et qu'il fait visiter sans traîner, trouvant aux constructions un air assez moche, comme des bâtiments d'Europe de l'Est jetés là dans le plus grand désordre architectural sans souci de cohérence et de continuité. Il a les traits tirés, l'esprit agité. Après la soirée à Jérusalem, le quotidien *Haaretz* a monté en titre une phrase où il disait qu'il ne montrerait pas son film dans un festival israélien s'il était étranger (*« comme en Russie »*, avait-il ajouté). Hurlements des extrémistes. Menaces sur les réseaux sociaux. *« J'ai l'impression de perdre plusieurs années de ma vie à chaque fois, dit-il. Rien n'est neutre. »*

“ ”

**La guerre à Gaza est le reflet de
l'âme collective. Depuis
toujours, le fantasme [des
Israéliens] est de se débarrasser
des Palestiniens.**

Nadav Lapid

Il se déplace à vélo dans une ville où il est connu comme le loup blanc depuis le prix à Berlin vécu avec le même enthousiasme délirant que les victoires à l'Eurovision (malgré les trésors d'imagination qu'il déployait dans *Synonymes* pour injurier son pays). Il s'expose, il n'a pas peur mais garde en mémoire un coup de téléphone reçu tard, un soir, après la sortie du *Genou d'Ahed* (2021). Une fausse interview pour la radio où son interlocuteur a vite dérapé : « *Pourquoi utilises-tu le sang des Israéliens pour te faire de l'argent ?* » Après un moment de flottement, Nadav Lapid a entendu l'homme lui décrire précisément l'endroit où il se trouvait et comment il était habillé : « *On te voit, on ne te laissera pas en paix, on va te tuer et brûler ta maison.* » Il faisait nuit, il était seul.

C'est une journée torride de plein été et Tel-Aviv nous saute à la gueule dans sa démesure étourdissante. Sur la plage, les corps sont libres et huilés. Des parties de beach-volley partout, des transats où sont imprimés des cœurs d'un rouge éclatant alors que sur la promenade sont alignés les portraits des jeunes morts à la guerre que leurs amis viennent veiller. « *Cette ville me rend fou*, dit le cinéaste. *La maladie coule dans ses rues, flâne sur ses trottoirs, danse dans ses fêtes, nage dans sa mer... Elle vit comme si de rien n'était, alors que Gaza est à moins d'une heure de voiture. Comment peut-on continuer dans un tel aveuglement et s'y habituer ?* » La question est au cœur de *Oui*, posée de manière stridente : comment continuer à vivre en Israël ? « *Le mal est profond*, continue-t-il. *La preuve en est qu'on n'a pas réussi à lancer un véritable mouvement contre la guerre. Pas de grève dans les universités, aucun politicien pour dire l'horreur de ce qui se passe. On attribue toujours le problème à une constellation politique temporaire, mais je pense que Netanyahu est le vrai visage d'Israël, il est mon propre visage. La guerre à Gaza est le reflet de l'âme collective. Depuis toujours, le fantasme est de se débarrasser des Palestiniens.* »

Cette rage ne date pas d'hier. À l'époque du *Genou d'Ahed*, Nadav Lapid avait fait le constat qu'il ne lui était plus possible d'être israélien et de vivre en Israël. Il se sentait devenir un « monstre » de détestation. Et il est parti, quittant Tel-Aviv, le berceau de son cinéma, la seule ville qu'il aime vraiment filmer, pour s'installer à Paris. Le scénario de son dernier long métrage, où deux artistes disent oui à tout et s'abandonnent à la vulgarité triomphante du monde moderne, débordait largement le cadre de la société israélienne. Il a même pensé le tourner loin, à New York peut-être, avec des acteurs américains, pourquoi pas ? Mais on n'est pas les architectes de l'univers, dit-il. Le 7 octobre 2023 l'a cueilli, le jour de l'anniversaire de son jeune fils. Il est resté longtemps pétrifié et quand il a rouvert son ordinateur, jeté un œil à son scénario, il a eu besoin de revenir en Israël.

« Je voulais écouter mes amis, ne rien dire mais les entendre raconter ce qu'ils avaient vécu. J'étais parti depuis quatre ans. » Il garde le souvenir irréel d'un monde sidéré où l'on parle à voix basse et où l'on s'échange compulsivement les dernières vidéos d'atrocités du Hamas, une ville qui prend la forme d'une longue rue où la même conversation, la même litanie du massacre, s'étire, se répète à l'infini. Il sent alors que la vengeance sera « *apocalyptique* ». Il en a parlé dans certaines interviews avant de quitter Paris, mais personne ne veut l'entendre alors il se tait. Il n'en signe pas moins des pétitions contre la guerre. Son père romancier, qui participe depuis toujours à l'écriture de ses scénarios, lui confie, effaré, que dans un groupe WhatsApp d'intellectuels certains demandent qu'on le dénonce au ministère de l'Intérieur et qu'on lui supprime son passeport.

“ ”

Je vis dans un monde que je ne comprends pas.

Nadav Lapid

Il semble évident qu'il faut apporter une réponse à chaud, une œuvre qui crie au milieu des bombes. Les investisseurs ne l'entendent pas tout à fait de cette oreille. Lors du Festival de Cannes 2024, l'entreprise de séduction des producteurs tourne « *au chemin de croix* ». « *On voulait me faire promettre que le film ne serait pas anti-israélien.* » La société française Chi-Fou-Mi d'Hugo Ségnac, qui aligne les succès avec Cédric Jimenez, Quentin Dupieux ou L'Amour ouf de Gilles Lellouche, se lance dans l'aventure, surprise que Canal+ refuse de suivre. Il faut aller vite. Le début des prises de vues est fixé au 7 octobre 2024 pour voler des plans dans une cérémonie commémorative. Le tournage est sous tension. Nombre de techniciens israéliens n'ont pas souhaité y participer. Certains par conviction, d'autres par crainte, les agents persuadent leurs « talents » de se tenir à bonne distance du projet. Les entretiens d'embauche confinent à la parano, les informations sur le tournage à Tel-Aviv ne doivent pas filtrer pour éviter les tracasseries. Nadav Lapid a le sentiment que c'est bien la dernière fois qu'il tourne dans sa ville.

Pour une scène particulièrement émouvante, l'équipe rejoint en catimini la zone de guerre pour finir encerclée par l'armée. Depuis la colline dite « de l'amour », ils filment les bombardements. Écho troublant avec la réalité puisque les hauteurs de Sdérôt qui surplombent Gaza sont devenues un lieu de rendez-vous des jeunes Israéliens qui font tourner joints ou bières en regardant la ville et les vies partir en fumée. « *Je vis dans un monde que je ne comprends pas*, dit Nadav Lapid, *c'est une position fascinante.* » Il raconte l'histoire d'une bar-mitsva où un père a fait venir un commando d'une vingtaine de soldats en armes comme cadeau à son fils. Les images se

style de « tragédie musicale » stéroïdée. « *On a grandi dans le culte des cinéastes qui attisent le feu. Pasolini, Buñuel, Godard... La vérité du moment est forcément dangereuse.* »

Lire notre critique

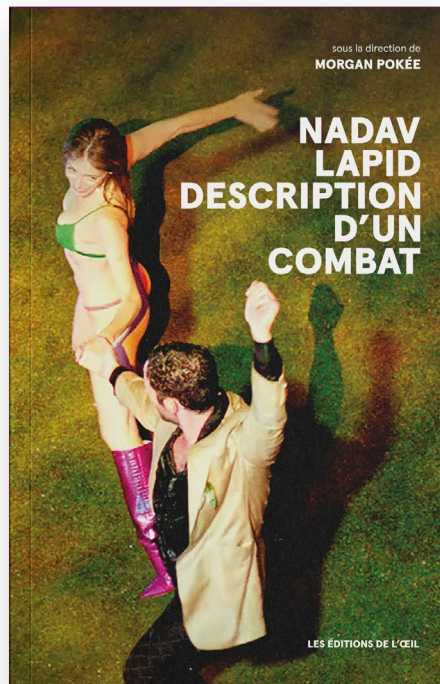
TTTT "Les Portes de Gaza", remarquable récit et analyse d'Amir Tibon, journaliste survivant du 7 Octobre

Et maintenant ? *Oui* semblait privé de sortie en Israël, où aucun distributeur ne voulait se mouiller, jusqu'à ce qu'un vieux de la vieille du cinéma indépendant s'avance. Il se trouve aussi sur la première liste des meilleurs films de l'année pour la cérémonie des Ophir, les César locaux, avec deux autres œuvres jugées anti-israéliennes. Le combat reprend. Le ministre de la Culture vient de publier un communiqué pour annoncer une réforme du financement du cinéma « *en faveur des films qui respectent le pays et attirent le public* ». Quant à la cérémonie des Ophir, elle est devenue, pour le gouvernement, « *un show qui consacre le récit palestinien plutôt que l'héroïsme de nos soldats* ». Ambiance.

TTTT *Oui*, de Nadav Lapid. En salles.

TTTT *Nadav Lapid, description d'un combat*, entretiens sous la direction de Morgan Pokée, éd. de l'Œil, 352 p., 27 €.

**Oui, brûlot de Nadav Lapid sur
l'après-7 Octobre en Israël: «Chaque jour
rendait le film plus urgent et plus impossible»**



« Dans un passionnant livre d'entretiens à paraître
(*Nadav Lapid – Description d'un combat*, aux éditions de l'Œil,
sous la direction de Morgan Pokée), il déclare: “Je crois que
plus la réalité est urgente, plus il faut amplifier le volume
du cinéma.” »



—
Par Sandra Onana
Publié le mercredi 17 septembre
Libération
—



Nadav Lapid à Cannes, le 21 mai 2025. (Marie Rouge/Libération)

Rencontre «Oui», brûlot de Nadav Lapid sur l'après-7 Octobre en Israël : «Chaque jour rendait le film plus urgent et plus impossible»

Article réservé aux abonnés

Créé dans l'horreur du monde post-7 Octobre, menacé de censure dans son pays, le film contestataire du cinéaste israélien sort ce mercredi à l'issue d'un parcours d'obstacles. Récit d'une production jusqu'au-boutiste.

Par [Sandra Onana](#)

publié le 16 septembre 2025 à 17h28

Offrir l'article

Copier le lien

Partager

Ecouter cet article

«C'est trop tôt.» Cette phrase, [Nadav Lapid](#) et son équipe l'ont entendue plus de fois qu'ils ne peuvent les compter, pendant les longs mois de recherche de financements du film, sans que ne les quitte l'impression de «se déplacer dans une tempête». Trop tôt, leur disait-on, pour un film irréalisable comme [Oui, le cinquième du cinéaste israélien](#), tourné à Tel-Aviv dans un monde post-7 Octobre. Trop tôt pour savoir quoi faire de ce réel insupportable, venu forcer la porte du scénario déjà terminé au moment de l'attaque du Hamas contre Israël, et de la «vengeance apocalyptique» – comme le cinéaste l'appelle – [déchaînée sur Gaza](#). «Chaque jour rendait le film plus urgent et plus impossible», résume aujourd'hui Nadav Lapid, 50 ans, assis dans un café du XII^e arrondissement de Paris.

Evidemment, le présent devait s'insinuer à l'écran pour envenimer ce qu'on y voit, pousser l'outrance hors de ses gonds. Rendre *Oui* plus rebutant encore, indigeste, détraqué par l'urgence politique. L'histoire est restée la même, à peu de chose près. Celle d'un musicien minable à Tel-Aviv qui prostitue son art, chargé de composer un nouvel hymne national pour reconforter une société israélienne meurtrie. A l'hypothèse, vite balayée, de reporter le film six mois plus tard, Nadav Lapid répondait : «Plus tard, ce sera pire.»

Série de murs et de portes fermées

«J'ai souvent admiré dans l'industrie étatsunienne la capacité à faire des films au moment où l'histoire se passe, cette nécessité à renvoyer à la société des objets qui lui permettent de se penser», explique la productrice Judith Lou Lévy, qui accompagne Lapid depuis [son film précédent, le Genou d'Ahed](#).

Sur le chemin du film impossible, coproduction allemande et israélienne, s'est dressée une série de murs et portes fermées. Avant le 7 Octobre, *Oui* n'avait pas passé le premier tour de l'Aide aux cinémas du monde au CNC. Canal + aussi a refusé son soutien, et aurait fait savoir dès *le Genou d'Ahed* qu'il ne l'accordera jamais à un film de Nadav Lapid. Raisons esthétiques, politiques ? Question bête, devine-t-on au sourire ironique de Lapid, qui ne voit pas la différence. «*L'esthétique du politique !*» La passivité du milieu face à l'arbitraire d'un acteur tout-puissant du paysage audiovisuel lui fait perdre son latin. Incompréhension, teintée de romantisme francophile à voir même s'écraier les amis qu'il admire, «*ce peuple courageux, qui est monté sur des barricades ! Je veux croire qu'à la place des cinéastes qui se disent engagés, je n'aurais pas voulu toucher un centime de Canal + si j'apprenais qu'ils blacklistent des auteurs pour des raisons politiques.*» Contacté, le groupe Canal + conteste : «*C'est tout à fait infondé et donc erroné, puisque nous avons fait une offre sur le Genou d'Ahed qui a été refusée. Canal + n'achète quasiment jamais de films étrangers à moins de 100 000 entrées.*»

Nadav Lapid explique avoir monté en août 2022, avec une centaine de cinéastes israéliens qui avaient beaucoup à perdre, une campagne de boycott contre la Fondation Rabinovich. Ce fonds privé exigeait soudain un serment de loyauté envers l'Etat d'Israël en contrepartie du financement des films, et engageait à ne pas manquer de respect à ses symboles nationaux. La mobilisation a eu raison de cette nouvelle règle, aussitôt retirée.

Oui contient des scènes de soumission visqueuse au pouvoir et à l'argent. L'artiste joué par Ariel Bronz, à genoux, y lèche les semelles d'un oligarque hilare. Pour peaufiner une séquence de dîner du gotha israélien, Lapid a convoqué des souvenirs du Festival de Cannes, en mai 2024, passé à écumer les soirées sur les yachts à la recherche d'investisseurs privés avec sa productrice, «*deux clochards qui font la manche*».

Maladie du nationalisme

Dans cette «*tempête*», des alliés des premières heures n'ont pas faibli (le distributeur les Films du losange, le producteur Alain Attal). D'autres, inattendus, et avec le bras long, ont jeté une bouée. La société Chi-Fou-Mi – oui, celle-là même qui produit [Gilles Lellouche](#), [Quentin Dupieux](#) et [Cédric Jimenez](#) -, forte des succès populaires de son catalogue, aligne les billets manquants, portant le budget à 4,2 millions d'euros total. Lapid : «*Quand j'ai raconté ça à des amis, vraiment, ils ont cru à une blague. Chi-Fou-Mi, ah ah, très drôle...*» Directeur de la société présidée par Hugo Sélignac, Antoine Lafon dit la chance de pouvoir porter des «*choix personnels*», en s'appuyant sur le succès des «*locomotives*» : «*Ça nous permet de prendre des risques avec des films plus difficiles, importants et courageux.*» Paradoxe typiquement israélien, le film est aussi soutenu par l'un des plus importants fonds publics du pays, l'Israel Film Fund : hold-up d'indépendance garanti par sa directrice libérale, Noa Regev. Ou compromission sans ambiguïté pour les collectifs militants propalestiniens qui se revendiquent de BDS (Boycott, désinvestissement et sanctions) et condamnent toute collaboration avec l'Etat oppresseur. *Oui* se tient dans cette contradiction, trop israélien pour les uns, trop anti pour les autres, pas commode à tout point de vue.

Ni perçu comme le rebelle idéal, ni prophète en son pays, Nadav Lapid est le cinéaste israélien le plus proéminent de son époque, formaliste intransigeant, lauréat de l'ours d'or à Berlin en 2019 pour *Synonymes*, prix du jury à Cannes en 2021 pour *le Genou d'Ahed*. Deux films sur la maladie du nationalisme, où ses alter ego (toujours un héros à initiale, Y.) vomissent leur israélité comme une logorrhée ou un cri dans le désert. Discordants et conceptuels, les films sont assénés comme des coups de boule, aussi bien travaillés par l'appartenance que le rejet du pays d'origine, introspections autant que charges contestataires.

Jamais Lapid n'avait vu les refus de collaborateurs et désistements pleuvoir comme à l'approche du tournage de *Oui*. «*Vous savez, je suis officière de réserve à l'armée, et je reviens de Gaza*», justifie une directrice de production - la troisième à passer son tour face à ce qu'elle estime être «*un film antisioniste*». Un acteur regrette par texto : «*Cela fait des années que je rêve de travailler avec vous, si seulement vous pouviez faire ce film dans dix ans...*» Dans la parano d'être dénoncé au ministère de la Culture pour atteinte à la sécurité de l'Etat, le film se tourne quand même. Coup d'envoi symbolique : 7 octobre 2024. Le scénario est tenu secret. Les profils Facebook des techniciens, passés en revue, au cas où. Sur le plateau, l'un d'eux est le père d'un otage assassiné par le Hamas, un autre celui d'un soldat déployé à Gaza. Le journaliste français [Pablo Pillaud-Vivien](#), venu jouer un petit rôle en ami pour des scènes tournées à Chypre, raconte : «*J'étais clairement entouré de techniciens et figurants qui ne savaient pas vraiment ce qu'ils tournaient. Une personne avec qui j'ai commencé à parler politique m'a dit : «De toute façon, Bibi fait ce qu'il faut...»*» Les coûts de production s'envolent encore avec [le début des opérations d'Israël au Liban](#). Casse-tête des assurances en temps de guerre.

«Objet de répulsion»

Avril 2025, la sentence du Festival de Cannes tombe : *Oui* ne concourra pas à la palme d'or, c'est non. Les tractations d'influence de Chi-Fou-Mi auprès du délégué général Thierry Frémaux n'y ont rien fait, pas plus que les concessions sur la longueur du montage. Aubaine pour la réputation sulfureuse du film, considèrent les cyniques aujourd'hui. Aveu de lâcheté sans doute possible pour les autres, alors que la surface offerte par Cannes devrait légitimer les paris cinématographiques risqués. Le Festival, quoi qu'il en soit, ne communique pas sur les coulisses de son choix. A la Quinzaine des cinéastes, section parallèle cannoise qui récupère le film, le délégué général Julien Rejl reconnaît : «*Moi qui en ai toujours un peu rien eu à foutre des pressions, et n'en ai d'ailleurs reçu aucune dans ce cas-là, je prends quand même deux secondes pour me dire vu le contexte de tension internationale : dans quoi je m'embarque ?*»

A la projection placée sous protocole de sécurité, l'attention qui s'empare du public, la déroute obligée face à cet «*objet de répulsion, qu'on prend avec l'envie de le jeter, qui revient nous hurler à la gueule*» (dixit Rejl), seront aussi celles de toutes les avant-premières qui suivent en France. Nadav Lapid y apparaît souvent blême, nerveux. Ses films malmènent si fort que la disponibilité de la parole prend de court quand il échange avec la salle. Stressé, il est connu pour asticoter le projectionniste avant chaque séance pour s'assurer du niveau de décibels du film. Dans un passionnant livre d'entretiens à paraître (*Nadav Lapid. Description d'un combat*, aux éditions de l'Œil, sous la direction de Morgan Pokée), il déclare : «*Je crois que plus la réalité est urgente, plus il faut amplifier le volume du cinéma.*»

L'anéantissement de Gaza devait être à l'image, témoignage de l'aveuglement d'un peuple fou de vengeance. C'est ce plan impensable où le couple, joué par Ariel Bronz et Naama Preis, s'embrasse sur la «colline des amoureux», avec vue documentaire sur les bombardements en arrière-plan. Scène tournée en mode «guérilla» dans une zone militaire interdite – les détonations audibles à la bande-son –, avec l'autorisation d'un officier accommodant. «*Pas parce qu'il fallait l'amour à l'écran pour contrebalancer le génocide, c'est tout le contraire*, s'agite Lapid. *Ce baiser aggrave absolument l'horreur.*» Il y a la trame politique mais aussi le mélodrame conjugal, la traversée du désert de l'anti-héros face à ses états d'âme. Le film fait enfin usage de la vidéo, bien réelle, d'une chorale d'enfants qui chantent l'annihilation de Gaza, trouvée sur Internet.

Pour ses producteurs, *Oui* se fait une haute idée du cinéma comme lieu du désaccord possible. «*Même dans les projections les plus communautaires, note Antoine Lafon chez Chi-Fou-Mi, comme au festival israélien de Paris au Majestic Passy. Tout le public avait des attaches avec Israël, beaucoup de gens étaient révoltés, mais restaient jusqu'au débat pour le dire.*» Il en va, pour Judith Lou Lévy, de «*la responsabilité de notre génération : inviter les gens à dépasser la peur de leur propre inconfort.*»

«Tout le monde devrait le voir en Israël»

Le 20 juillet, l'avant-première à la Cinémathèque de Jérusalem est maintenue, malgré la demande de censure du cabinet du Premier ministre israélien adressée par courrier : «*La projection de ce film, qui a même bénéficié de financements publics, est une insulte aux victimes et à leurs familles, aux combattants et aux combattantes, ainsi qu'à l'ensemble des citoyens de l'Etat.*» Roni Mahadev-Levin, directeur du festival de Jérusalem, ne s'est pas formalisé. «*Le vice-ministre n'a rien à voir avec l'art et la culture, il n'y a pas eu débat. Qu'allaient-ils nous faire ? Les fonds privés représentent 85 % de notre budget, et le ministère n'a rien à dire sur notre programmation, ni sur les 15 % restants de fonds publics, qui sont très régulés.*» Le lendemain de l'événement, Lapid fait les gros titres de *Haaretz* pour avoir déclaré, lors d'un entretien tendu avec le cinéaste Ari Folman ([Valse avec Bachir](#), [Où est Anne Frank!](#)), que s'il n'était pas israélien, il refuserait d'envoyer ses films en Israël.

La question du boycott, pour laquelle milite le collectif Film Workers for Palestine, désormais ralliée par quelque 4 000 figures hollywoodiennes (parmi lesquelles [Joaquin Phoenix](#), [Emma Stone](#), [Jonathan Glazer](#), [Javier Bardem](#)...), n'est plus une vue de l'esprit. Pour Shmulik Duvdevani, critique israélien pour le site d'informations Ynet, «*outre qu'il s'agit de la première œuvre de fiction à aborder frontalement les bombardements à Gaza, que je n'ai aucun problème à appeler génocide, et le massacre des kibboutz le 7 Octobre, l'actualité du boycott renforce la pertinence du film. C'est un questionnement sur la responsabilité de l'artiste, ses dilemmes de complicité morale. Oui n'arrive pas trop tôt mais au bon moment, au contraire. Le film devrait même s'appeler Maintenant !, car tout le monde devrait le voir en Israël, tout de suite.*» La fureur du cri contre l'institution militaire n'est pas commune - ces vingt dernières années, soulève encore Shmulik Duvdevani, la figure du soldat israélien apparaissait plutôt comme une victime des événements dans des films phénomènes comme *Valse avec Bachir* (2008) ou [Foxtrot](#) (2017).

«Inadapté à la complexité des temps»

Face à *Oui*, les festivals internationaux de New York et de Toronto ont dit non merci. Nadav Lapid a tout lu, tout entendu en matière de circonvolutions sur son «*style confrontationnel*» (il cite une lettre de refus sans en préciser l'auteur), «*inadapté à la complexité des temps*». «*Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est la peur des gens qui n'ont aucune raison d'avoir peur. Dans le sens où ils ne risquent rien, ou des bagatelles, assis chez eux à Paris, à New York, à Los Angeles, à Londres. Des gens qui habitent loin des événements politiques réels, bien salariés, ont le culot de décréter quel style de cinéma est adapté à la complexité des temps.*»

Dans les hautes instances de la cinéphilie mondiale, les déboires de la Berlinale ont marqué les esprits. A l'issue de la cérémonie de récompenses en 2024, où plusieurs cinéastes dénoncent un génocide perpétré contre le peuple palestinien, le festival est [accusé de servir de plateforme à l'antisémitisme](#). La liberté d'expression des artistes est mise en cause par la classe politique allemande. Un communiqué du festival dit «*comprendre l'indignation*». Un tel climat d'opprobre et de tétanie ne se résorbe pas en une nuit. Lapid cite le titre du plus beau film du monde par [Rainer Werner Fassbinder](#), *Tous les autres s'appellent Ali* en VF, *Angst essen Seele auf* en version originale. Mot à mot, «peur de dévorer l'âme».

La flamboyance de la fiction, l'ambition de mise en scène sont des luxes que n'a pas le cinéma palestinien par les temps qui courent – le témoignage documentaire est son arme, la survie sa priorité. Nadav Lapid a conscience d'où il filme. Il lui arrive souvent d'être questionné sur l'absence de représentation de Palestiniens dans ses films, question «classique» qui lui fait chaque fois rappeler sa place. *«Ça ne servirait à personne, que je me lance dans de pâles représentations des Palestiniens, et ce serait d'une certaine façon un manque de respect de ma part. Je ne peux parler que de ce que je vis et comprends. Montrer Gaza tel qu'un Israélien le voit, dans la tragédie de la distance. Je crois et j'espère qu'il y aura 30 millions de films qui viendront de Gaza.»* Lui connaît Tel-Aviv, a filmé ses endroits préférés de la ville qu'il a quittée.

Distribué dans 82 salles en France, *Oui* sera exporté dans au moins 25 territoires, dont les Etats Unis, et même Israël dans une configuration de salles réduite, après trois refus des trois plus gros distributeurs du pays – l'un exhortait Lapid à organiser une projection test devant le public israélien «s'il en avait le courage».

«Vérité du cinéma»

«Là où les films cannois ont pour la plupart leur destin scellé dès le mois de septembre, le destin de Oui reste ouvert et sujet à des temporalités très différentes», explique Alice Lesort, vendeuse internationale aux Films du Losange. Dernièrement, de riches Américains la contactaient pour demander comment soutenir le film sans que leur identité ne soit révélée – du jamais-vu dans sa carrière. Nommé dans sept catégories aux ophirs, les récompenses du cinéma israélien, *Oui* représenterait automatiquement son pays aux oscars s'il venait à gagner l'ophir du meilleur film. Cerise insensée sur le gâteau du paradoxe.

Egalement en lice : le mélodrame *The Sea* de Shai Carmeli-Pollak, où un petit garçon palestinien se faufile à travers un checkpoint pour voir la mer. Ou *Oxygen* de Netalie Braun, où une mère israélienne célibataire s'oppose à ce que son fils aille combattre au Liban. L'académie, composée de professionnels de l'industrie aux sensibilités diverses, pourrait préférer le prisme sentimental à la radicalité de *Oui*.

Nadav Lapid lui, se dit en paix avec son film. *«J'ai l'impression qu'il réfléchit à une vérité du cinéma par rapport au monde réel. Je ressens que le film est là pour rester.»*

Petit précis de cinéma lapidien : le génie d'un aède

Lecture | Nadav Lapid. *Description d'un combat*, sous la direction de Morgan Pokée | 2025

Ouvrage dirigé par Morgan Pokée, *Nadav Lapid. Description d'un combat*, à paraître pour la sortie de son nouveau film *Oui*, est composé d'entretiens, de documents de travail, et de contributions de personnalités qui ont croisé le chemin (de croix) du réalisateur. Présentant d'abord un entretien fleuve avec Lapid lui-même, mené juste avant la présentation du film à la Quinzaine des Cinéastes en première mondiale, le livre présente la volonté de formuler une parole brute, qui nous tombe dessus comme les pierres déversées par la fureur de la mère de Y. sur son fils. Une parole qui ne se contente pas de répondre aux questions bateaux de journalistes en croisière promotionnelle, mais qui s'attelle à la tâche de faire chavirer le sens, à explorer les fonds des récits de Nadav Lapid, sa prise physique avec le cinéma, un être-au-présent qui implique jusqu'au projectionniste. Car si son cinéma semble en prise avec une forme d'intellectualisme au premier abord, c'est la *reflection* des mots sur les images qui travaille le cœur de sa filmographie, dans laquelle il a d'abord cherché le mot le plus juste (*Synonymes*, 2019) pour ensuite explorer l'épure du non (*Le Genou d'Ahed*, 2021) et du oui (*Oui*, 2025). Un cinéma physique, car une simple fiction de la chair la plus électrique, l'amour, peut côtoyer dans un même panoramique, le corps dans sa réalité la plus fragile, la guerre.

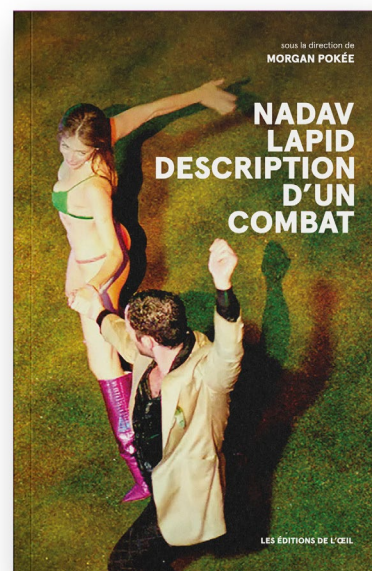
La deuxième partie du livre invite ses proches collaborateurs à raconter la manière dont iels travaillent avec Lapid, dans un dialogue artistique constant, dirigeant ses techniciens (puisque ce sont eux qui ont la parole) comme il dirige ses acteurs : si tout est écrit à la lettre, le tracé est laissé à d'autres mains. L'ouvrage passionne alors par la perspective qu'il ouvre sur une trajectoire artistique remontant jusqu'au Lapid poète depuis ses quatre ans, et qui depuis, travaille avec sa mère (monteuse sur *Le Policier*, *L'institutrice*, *Journal d'un photographe de Mariage*, *Synonymes*) et son père (écrivain, souvent consultant ou co-auteur). Et si parfois ces discours lui prédestinent légèrement un chemin hagiographique, il n'en demeure pas moins un tendre témoignage de la manière dont le cinéma fait collectif, voire foyer.

Enfin, tout l'ouvrage laisse transparaître, au-delà d'une réflexion sur le cinéma en tant que matériau pur, le récit d'un exilé d'un état en état de guerre perpétuelle, par la nature même de ses fondations. La description d'un combat du titre devient la narration d'un parcours du combattant au sens littéral, puisque, jeunesse israélienne oblige, le service militaire est de mise. L'idéologie guerrière omniprésente dans sa vi(II)e de jeune adulte à laquelle il s'oppose fait de lui un déserteur par essence, lui qui aime tant filmer la solitude du désert. Soixante-quinze ans de solitude, grain de sable à l'échelle d'une vie, égrainée sous forme d'anecdotes édifiantes qui permettent de saisir plus que tout discours la complexité à laquelle les films de Lapid prétendent de démêler un tout petit bout par la lorgnette.

***Nadav Lapid. Description d'un combat*, sous la direction de Morgan Pokée, en librairie le 15 septembre 2025**



—
Par Zoé Lhuillier
Publié le mardi 16 septembre
Tsunami
—



Nadav Lapid – Description d'un combat, **sous la direction de Morgan Pokée**

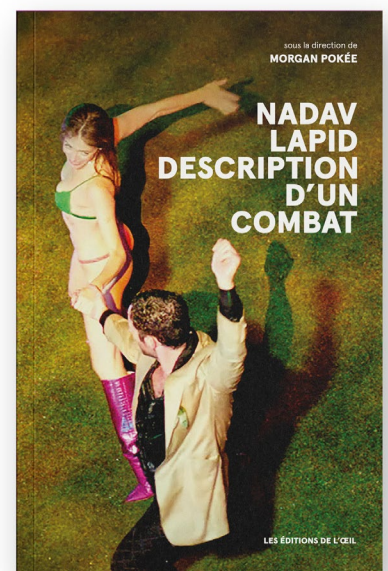
Une fièvre se dégage de *Description d'un combat*, cet ouvrage conçu pendant les quelques semaines entre la découverte par Morgan Pokée de *Oui* au Festival de Cannes et sa sortie le 17 septembre dernier. Entretiens, fragments et extraits de scénarios composent un portrait kaléidoscopique où se mêlent souvenirs, doutes et visions de cinéma. Car derrière la radicalité des films surgit un cinéaste qui pense l'image comme une lutte. L'ouvrage trace ainsi la cartographie d'une œuvre tendue entre l'intime et le politique, entre la violence de l'histoire et la liberté du geste.

Chez Morgan Pokée, Nadav Lapid se raconte autant qu'il s'invente (*"Je ne vois pas les choses telles qu'elles sont, je les vois différemment"*). Bien plus que de montrer Nadav Lapid au travail, l'ouvrage met au jour une pensée vive, nerveuse, toujours en état de combat, parfois contre lui-même, lui qui prétend avec *Oui* avoir voulu partir *"en guerre contre [lui]-même...et contre [son] propre cinéma"*. – **CA**

***Nadav Lapid – Description d'un combat* sous la direction de Morgan Pokée, Les Éditions de l'Œil, 352 pages, 27 €.**

Les
Inrockuptibles

—
Par Carl Arnaud
Publié le 28 octobre 2025
Les Inrockuptibles
—



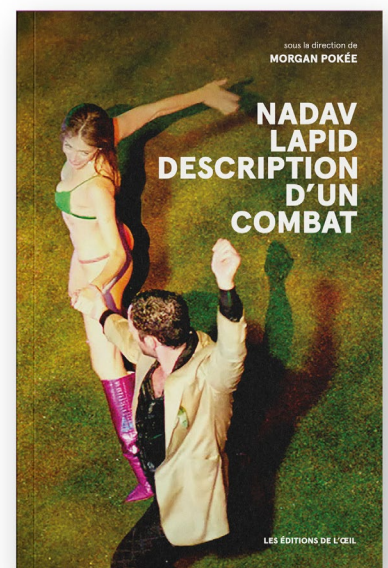
« Nadav Lapid, description d'un combat » : un livre idéal pour mieux cerner son cinéma

« Son cri semble ne jamais être assez fort, de film en film, il montre comment les siens, les Israéliens, traitent leurs voisins, les Palestiniens. Il remet en question la force brutale, le pouvoir abject. Nadav Lapid cherche une délivrance, un cri qui sauve, qui sort du cauchemar de la haine et des mensonges », écrit Juliette Binoche dans sa préface à « Nadav Lapid, description d'un combat ». L'actrice, qui avait remis au cinéaste l'ours d'or du Festival de Berlin pour « Synonymes », lui aurait-elle décerné la palme d'or en mai dernier pour « Oui » ? On ne le saura jamais. Pour tout savoir, en revanche, sur Nadav Lapid, précipitez-vous sur ces 352 pages d'entretien au long cours, de témoignages de ses collaborateurs, de photos et documents de travail inédits et de regards sur lui et son œuvre par ses confrères d'esprit le Roumain Radu Jude (« N'attendez pas trop la fin du monde ») et les Français Patricia Mazuy (« Bowling Saturne ») et Antoine Barraud (« Madeleine Collins »). Idéal pour mieux cerner son cinéma de résistance, tout en ruptures, que rien ne saurait circonscrire.

► **« Nadav Lapid, description d'un combat »**, Editions de l'œil, 352 p., 27 euros.

**Le
Nouvel Obs**

—
Par Nicolas Schaller
Publié le mercredi 17 septembre 2025
Le Nouvel Obs
—



7e art

«Je réponds à la folie d'Israël par la folie du cinéma»

Avec son dernier film, «Oui», en salles mercredi, le cinéaste Nadav Lapid entend mettre en scène la violence, la décadence morale et l'aveuglement qui, selon lui, ont rendu «malade» la société israélienne. Mais il s'en prend aussi aux «donneurs de leçons»

Luis Lema

C'est une débauche de trahisons, de renoncements, d'humiliations imposées aux autres et à soi-même. Mais c'est aussi un éloge de banalités, de musiques et de fêtes grotesques et vulgaires. Le nouveau film de Nadav Lapid met en scène un jeune couple (Y et Yasmine) dans une société israélienne trahissant par le 7-October, bombardant la bande de Gaza et rêvant de la raser. Il n'y a plus aucune limite, aucune règle, aucune échappatoire. Le cinéaste israélien, qui vit à Paris, assume lui-même ses propres ambiguïtés, lui qui enfant était fasciné tout à la fois par la poésie et par les uniformes militaires, lui dont le héros était Napoléon Bonaparte. Son film, qui coïncide avec une rétrospective de son œuvre montrée à Genève, est une énorme gifle. Une descente aux enfers.

Votre film est difficile à regarder, presque insupportable par moments. On a l'impression que vous voulez atteindre les limites de l'exercice... C'est un film qui a été pensé, puis repensé, puis finalement fabriqué en pleine catastrophe, avec un sentiment de fin du monde, d'apocalypse, où chaque jour était pire que le précédent. De manière consciente, et sûrement aussi inconsciente, c'est une manière de répondre à l'horreur et à la folie avec la folie du cinéma. La question c'était surtout à quel est-ce que cela sert? A quel peuvent bien servir mes films face à cela?

Et à quel servent donc vos films? Il y avait un choix assez clair à faire. Je pouvais rester dans une sorte de documentation simple. Mais je sentais que ce n'est pas cela qui manque actuellement. Il y a énormément de vidéos qui circulent partout sur le 7-October et sur ce qui se passe à Gaza. Finalement, à force de voir et entendre le vrai, on s'en éloigne puisqu'on aboutit à une forme de reconstitution pâle de la réalité.

Donc l'autre option, pour moi, c'était bien de faire appel à la folie du cinéma et d'utiliser toutes mes armes en tant que cinéaste. D'utiliser aussi bien tout ce que j'ai appris jusqu'ici que tout ce que je n'ai pas encore appris. Disons que j'ai voulu l'impression de faire à la fois mon premier film et, désolé de le dire comme ça, le dernier film au monde. De manière étrange, tout ce que j'ai fait jusqu'ici me préparait à le faire mais en même temps, rien ne m'y avait vraiment préparé.

Vous diriez que c'est un film en guerre, plutôt qu'un film sur la guerre?

Je ne prétends pas faire un film qui soit aussi exigeant que l'est la guerre, mais je peux faire la guerre à ma manière. Si l'on relève le défi de faire un film dans un moment pareil, il faut le faire avec toute son exigence. De manière classique, on évoquerait cette situation à travers une histoire. Or ici, il y a certes l'histoire de cet artiste et de ce couple, en guise d'anecdote. Mais le film porte surtout sur la chose en elle-même, sur la «non-voix», sur la «non-écriture» sur la décadence morale, sur l'aveug-



Une scène du film «Oui» de Nadav Lapid. À la recherche d'un nouvel hymne national (parallèle post-7-October 2023), que le protagoniste, Y (au centre de l'image), a été chargé de composer. (AMP Filmworks - Arts France Cinema)



«Ce qui me choque, c'est à quel niveau presque tous les Israéliens sont incapables de mettre en doute leur «supériorité morale» par rapport à leurs voisins»

glement, sur l'antisionisme de l'autre, sur la maladie collective d'un peuple. C'est donc un film qui veut que la guerre soit à l'écran, que le massacre soit à l'écran, que la folie soit à l'écran, que le génocide soit à l'écran.

On les a tous, mais on ne veut mettre aucune distance. N'est-ce pas pourtant le propre de l'art? Ce serait ridicule de parler de distance ici. Lorsque nous tournions, et que nous nous sommes rapprochés de Gaza, nous entendions des explosions, nous voyions la fumée qui montait des ruines. Ne pas tout dire dans un moment pareil, c'est presque mentir. Je n'ai voulu aucune protection, aucun barrage pour protéger les spectateurs ou qui ce soit d'autre. Ce n'est pas à quel concept intellectuel. Ce film a été tourné en pleine horreur et il m'apparaît que parler de l'horreur, c'est me donner absolument à l'horreur, sans défense, sans réserve, sans limite.

Cela dit, cette folie, c'est la matière même du film. Ici, il n'y a pas les bonnes personnes d'un côté et les mauvaises de l'autre. Si tout le monde est malade, la seule chose qui existe sur l'écran, c'est la maladie. Et le film lui-même en fait partie, il fête la maladie. Ces personnages fous, pervers, peuvent aussi être beaux, sexy et charismatiques. Ce que je dis aux spectateurs, c'est «reconnaissez quand même que vous aimez ces gens quand ils dansent, vous kiffez la musique, cela vous amuse».

Oui, les spectacles fascistes sont aussi charismatiques et le fait de le renier ne m'intéresse pas. Il y a dans le film des scènes de comédie musicale liées à une fête de l'indépendance. Dans ma tête, je me suis demandé à quel aurait ressemblé une comédie musicale tournée aujourd'hui en Israël par Leni Riefenstahl [cinéaste allemande proche du pouvoir nazi].

Le titre du film, «Oui», comme comme une reddition, une soumission totale. C'est ce que fait votre film aussi bien que ses personnages?

Je pense que Y, le personnage du film, n'est pas un idiot. Il est parfaitement conscient de ce qu'il est en train de faire et il sait qu'il peut répondre par «non» ou par «oui». Or, le non équivaut à renoncer à tout avenir possible dans un pays qui exige de voir le contraire

et qui a perdu toutes les nuances. Le non, c'est vraiment vous mettre complètement à l'écart, vous et votre famille. Il fait donc le choix opposé. Il commence par dire oui à la mer, et termine en disant oui au génocide. Il existe des pays qui vous laissent davantage de bons choix possibles, mais dans d'autres, tout ce qui est beau reste, l'intime est écrasé, sali, pollué par le collectif. Pour moi, ce sont des pays qui touchent vraiment le fond de l'abyss.

Vous évoquez souvent Israël comme une «société malade». N'est-ce pas un peu dangereux de parler de cette manière? Oui, cela peut même dégrader une sorte de petite odeur antisémite, ce qui n'est évidemment pas le propos. Mais je pense qu'on a trop tendance, en Europe, à se focaliser sur des gens comme Benjamin Netanyahu quand on parle de ce pays, et pas assez sur les gens de la rue. Le problème d'Israël, ce n'est pas Netanyahu. Même si j'espère qu'il finira sa vie en prison, il n'est qu'un symptôme d'une maladie plus large. Par conséquent, une véritable guérison ne viendra pas des manifestations anti-Netanyahu.

Cette société doit se repenser avec sincérité. Elle doit repenser ce projet qui s'appelle Israël, et qui est tout de même un cas assez spécial. Puisque c'est une idée qui s'est transformée en projet, il faut croire que, au moins théoriquement, il est toujours possible de repenser l'idée.

En quel consiste cette maladie, selon vous?

C'est difficile de dire cela, mais je pense vraiment que le sionisme est devenu une maladie. Ce qui me choque, c'est à quel niveau presque tous les Israéliens, y compris les «bons Israéliens» qui participent aux manifestations contre Netanyahu, sont incapables de mettre en doute leur «supériorité morale» par rapport à leurs voisins, et surtout par rapport aux Palestiniens. Il y a cette capacité d'opprimer et d'occuper un peuple pendant des années, de ruiner des générations et des générations, et en même temps de se sentir comme la victime. Je ne connais pas d'autres cas d'empire régional qui se voit ainsi comme une minorité éternellement opprimée.

Parler des colons, des religieux extrémistes à la fin du film, du 22 août 2023, c'est une manière de se préoccuper de leur

parler des «bons Israéliens», comme peuvent l'être Y, ou Yasmine, qui sont des gens bien. Ainsi, mes films parlent, je pense, de quelque chose de beaucoup plus fondamental, de beaucoup plus essentiel, qui touche l'âme, la substance, le fond de cette cristallité qui s'appelle Israël. Et je pense que dans mes films, face à cela, personne n'est juste, y compris moi-même.

Dans le film, en effet, personne ne s'offense. Et surtout pas ce que l'on appelle la jeunesse dorée de Tel-Aviv...

On dit de Tel-Aviv que c'est comme New York, que cela n'a rien à voir avec le Proche-Orient. On pensait vraiment, moi y compris, que cela nous rendait éclairés, que la vie nocturne folle de Tel-Aviv nous préservait de la noirceur politique qui nous entoure, de la folie fondamentaliste, de l'injustice. Mais on n'a pas compris que c'est exactement l'inverse. Qu'il est bien plus pervers d'être assis dans un bar à la mode alors que vous vous trouvez à une heure de voiture de Gaza, et alors que vous faites partie intégrante de cette armée, de ce pays. C'est le pire problème pour moi, et c'est pour cela que, lorsque je veux secouer mes compatriotes, je ne parle jamais de Netanyahu, c'est trop facile. Je parle des soldats, du fait que ce que l'armée à gauche israélienne a sanctifié l'armée.

D'ailleurs, à un moment, le héros est face caméra et il dit: «Vous avez tous vos secrets... Tout le monde est donc complice de cette folie».

Comme vous le savez, j'ai énormément de critiques dans mon pays, mais je ne supporte

pas cette condescendance morale que je ressens parfois en Europe. Nous voyons bien ce qui est arrivé à ces sociétés quand elles devaient faire face à des dangers et à de grands enjeux moraux. Elles ont échoué l'une après l'autre. Si le 7-October s'était passé en France, Marine Le Pen ou Jordan Bardella seraient déjà au pouvoir.

J'ai toujours l'impression que les Israéliens sont prêts à sacrifier leur gouvernement pour sauver la réputation de leur armée. Car l'armée, ce sont eux, ce sont leurs enfants, leurs frères et sœurs, leurs parents et leurs amis. Oui, pour ces Israéliens, Netanyahu est sale et les soldats sont purs. Or jamais une armée n'a été fondée pour être pure. D'une certaine manière, je pense que dans tous les pays, les gens souhaitent que leur armée soit un peu sale. Parce que la guerre, c'est une tâche sale, et parce qu'il y a eu des dizaines de milliers de personnes.

En même temps, je veux être clair. Mes films ne sont pas des leçons de morale. Je détecte ces films qui donnent des leçons, et qui sont aujourd'hui monnaie courante. Paradoxalement, mon espoir, c'est que le public suisse, par exemple, ne ressentira pas une supériorité morale envers les Israéliens lorsqu'il verra Oui. Ces maladies, ces défauts, ces perversions sont aussi une représentation de l'humain dans ce moment actuel du monde.

D'ailleurs, à un moment, le héros est face caméra et il dit: «Vous avez tous vos secrets... Tout le monde est donc complice de cette folie».

Comme vous le savez, j'ai énormément de critiques dans mon pays, mais je ne supporte

pas cette condescendance morale que je ressens parfois en Europe. Nous voyons bien ce qui est arrivé à ces sociétés quand elles devaient faire face à des dangers et à de grands enjeux moraux. Elles ont échoué l'une après l'autre. Si le 7-October s'était passé en France, Marine Le Pen ou Jordan Bardella seraient déjà au pouvoir.

«Parler de l'horreur, c'est me donner absolument à l'horreur, sans défense, sans réserve, sans limite»

J'avoue que je ne connais pas très bien cette question mais je me demande si la neutralité suisse, cette idée de vous mettre à distance presque à chaque moment où il faut faire un choix moral, n'est pas une manière de s'empêcher, précisément, de faire des choix moraux. Je peux me tromper mais je pense que, au moment où il fallait se positionner, où il fallait montrer du courage, la Suisse ne l'a pas fait au nom d'un concept qui peut paraître très beau, mais qui, à la fin, apparaît comme extrêmement égoïste. C'est pour cette raison aussi que je me permets d'utiliser des mots sévères comme ceux de «collectif malade».

Parce que je pense que beaucoup de pays, de peuples, de sociétés traversent ces étapes de maladies à des degrés divers.

Dans le climat actuel très polarisé, votre film suscite aussi de dures critiques de la part de militants pro-palestiniens. Il y a même des appels au boycott. Cela vous chagrine?

Je suis un peu triste pour ces gens. D'abord, parce que je pense qu'ils ont un rôle important à jouer. Personnellement, sur un plan politique, j'ai toujours été en faveur de sanctions contre Israël, et je l'ai dit depuis que j'ai eu le droit à la parole avec mes films. Je pense en réalité qu'il fallait sanctionner Israël il y a 30 ans déjà. Mais à mon avis, une grande partie de ces gens aiment, eux aussi, la vie trop facile, parce qu'ils vivent dans un monde binaire, et que ce monde n'est pas seulement trop superficiel, mais qu'il reste aussi éloigné de la réalité. Dans ce monde binaire, où tous les Israéliens sont mauvais, eux sont forcément tous purs. Ils s'interrogent très peu sur leur propre rapport à la réalité, sur la place à partir de laquelle ils s'expriment, sur leurs propres privilèges, pour reprendre un mot devenu très à la mode.

Qu'est-ce que cela veut dire de parler de Gaza en défilant à la dentelle. Déplorer que toute la ville de Genève soit pour participer à cette déshumanisation. Mais il faut aussi être conscient de qui vous êtes dans ce jeu, en comparaison avec des Israéliens et des Gazois. Ces gens risquent parfois de tout mélangier et de se prendre pour le sujet du récit, ce qui rend leur politique très narcissique.

Ne pourrions-nous pas vous adresser le même reproche? Dans mes films comme dans la vie, je parle de l'intérieur même de cette société israélienne, et j'essaie d'appréhender le plus possible ce qui rend un peu tous mes critiques, de part et d'autre, puisque cela les empêche de vivre dans leur propre dogmatisme, qui est très confortabilisant sur le plan intellectuel.

Vous savez, sur la question de savoir si le gouvernement israélien et l'armée sont responsables de commettre un génocide, j'ai en réalité une position beaucoup plus extrême, qui s'exprime dans le film. Ce que je dis, c'est que l'armée nationale de ce pays, c'est le génocide. Et c'est hyébride, c'est chargé par des mieux appréhender ses films précédents, tels *L'Institutrice*, *Synonymes* (Ours d'or à Berlin en 2019) ou *Le Genou d'Ahed*. En parallèle à la sortie de *Oui* ainsi que du livre, les Cinémas du Grütli projettent une rétrospective intégrale des 14 films du Grütli, du 22 au 28 octobre. Renseignements sur le site du Grütli. ■ L.L.

«Oui», le «yes man» en déroute

Nadav Lapid vous prend à rebrousse-poil dans un film provocateur et déroute qui invite à réfléchir. Un regard sans concession sur le pays de fous qu'est devenu Israël

Nadav Lapid semble avoir réussi son coup. Si le grand public a pu l'ignorer jusqu'ici, pour des films soit trop subtils (*Le Policier*, *L'Institutrice*) soit trop torturés (*Synonymes*, *Le Genou d'Ahed*), cela n'est plus guère possible avec ce *Oui* lancé comme une bombe (pacifique) en pleine malice. Même le fait d'avoir été refusé en compétition à Cannes par excès de prudence – la Quinzaine des cinéastes, moins exposée aux pressions, en a hérité – puis pris pour cible par des boycotteurs obtus finira par jouer en sa faveur. Conçu pour faire polémique, il n'en fera que plus parler de lui.

Sur écran large, le cinéaste sort le grand jeu: un «film de dégâts» fellinien, sorte de *Dolce vita* techno, dantesque et grotesque. A Tel-Aviv, le musicien Y (Ariel Bronz) et sa compagne Yasmine (Efrat Dor) vendent leur art, leur corps et leur âme dans des fêtes privées décadentes où le culte de l'argent, de la nation et de l'armée fait bon ménage avec la trinité alcool, drogue et sexe. C'est d'une vulgarité agressive, aussi pénible que le film de Paolo Sorrentino consacré à Berlusconi, Loro. Il s'avère bientôt que ce couple vit par ailleurs modestement en appartement avec un enfant en bas âge. Tandis qu'il attend toujours sa chance, Yasmine ne gague plus assez comme prof de danse hip-hop, d'où ces écarts schizophrènes.

Un jour, Y se voit offrir par une connaissance influente à chevelure orangée, en affaires avec un milliardaire russe, une occasion en or pour enfin percer: composer la musique d'un nouvel hymne patriotique post-7 octobre 2023, aux paroles génocidaires à noter qu'il s'agit d'un détournement réel d'un fameux poème sioniste, détail qui a nécessité un texte d'avertissement. Tirailé, Y finit par accepter et part pour quelques jours, au grand dam de Yasmine. Le film se calme alors pour adopter une tonalité plus grave. En pleine crise d'inspiration, voire existentielle, Y croise Leah (Naama Peres, Mme Lapid à la ville), son premier amour, passée par Tshabi et devenue interprète. En route vers le sud, ils se remémorent leurs jeunes années, Leah raconte les horreurs de l'attaque terroriste du 7 octobre et ils finissent par se rendre sur une colline avec vue jusqu'à Gaza sous les bombes.

Pas son seul Palestinien

C'est gonflé, et d'autant plus fort que le cinéaste raccorde directement sur le centre de Tel-Aviv, dont les tours rutilantes et phalliques n'ont pas grand-chose à envier à Dubai et Abu Dhabi. Au retour, Y a réussi. Il livre en parfait fêche-botte sa contribution à l'œuvre de propagande, bien décidé à dire oui à tout pour accéder à la belle vie. Mais c'en est trop pour Yasmine, qui jette son sac non à la porte. Dans un dernier acte, ils se retrouvent tous à Chypre, pour une représentation du clip monstrueux dans un antique théâtre grec. Est-il trop tard pour un vrai choix?

Bien sûr, on pourra reprocher à Nadav Lapid de ne pas faire dans la dentelle. Déplorer ces héros clownesques, son scénario improbable, ses caractères outranciers, son humour à la fois constant et inventivité formelle déjà, le film en impose. Rarement Israël avait-il été aussi bien donné à voir, avec ses contrastes extrêmes, l'enlaidissement fatal de ses paysages. Le défilé des têtes de temps s'avère aussi intelligent qu'efficace, avec sa gaule de bois et son vague à l'âme après la fête indécrite – Fellini toujours.

La démission morale du protagoniste qui se soumet au pouvoir de l'argent (incarner par Alexei Serebryakov, l'homme qui disait «non» dans *Leviathan* d'Andrei Zviagintsev...) et à des discours bellérophons dominants s'accompagne du total déni de l'autre, du rival, de l'ennemi, du Palestinien. On n'en apercevra pas une seule tête du film. Or, c'est précisément de cela qu'Israël est aujourd'hui malade. La démocratie en recul, la politique dévoyée, le fondamentalisme religieux, la sécurité par toujours plus d'armes, tout cela ne vient qu'à l'appas. Son apparence bouclée, On montre bien ce qu'il faut. C'est le cri de rage et de désespoir d'un artiste courageux, qui pense autrement que la majorité. On ne garantira à personne une expérience agressive. Juste un film qui compte et qui restera. ■ Norbert Creutz

«Oui» (Ken-Yep), de Nadav Lapid (Israël – France – Chypre – Allemagne, 2025), avec Ariel Bronz, Efrat Dor, Naama Peres, Alexei Serebryakov, Sharon Alexander, Asaf Jona. 2h29

«Oui», le film définitif sur l'après-7 Octobre

Indescriptible Dans sa fiction stroboscopique, le réalisateur Nadav Lapid s'efforce de donner un ordre au chaos.

Le film définitif sur l'après-7 Octobre. Une fiction stroboscopique, avec une idée par séquence et une énergie diffuse qui transforme le film en essai philosophique explosif. Tel est du moins ce que nous écrivions il y a quelques mois au Festival de Cannes, après la découverte du film en Quinzaine des cinéastes et non en compétition, qu'il aurait amplement méritée. L'enthousiasme n'est pas retombé, même si l'actualité n'est plus tout à

fait la même. Nadav Lapid y suit Y, musicien de jazz en situation précaire, et sa compagne, Jasmine, qui tentent de consoler leur peuple opprimé jusqu'au jour où on lui propose de réécrire, plus exactement de mettre en musique, un nouvel hymne national. Ce qui suit n'est pas aisément descriptible. «Yes» (ou «Oui») se présente comme un kaléidoscope de séquences qui traversent littéralement l'écran, qui nous tombent sur la rétine, un peu



Y, musicien de jazz en situation précaire et sa copine, Jasmine.

comme une population éprouverait l'avènement d'un conflit guerrier qui lui tomberait dessus.

Lapid tente en tout cas de contextualiser son récit en nous faisant ressentir cette gamme de sentiments et d'impressions par définition inconnus. En même temps, sa mise en scène s'efforce aussi de donner un ordre au chaos, ce que viendrait symboliser ce nouvel hymne. La folie hallucinatoire qui domine durant près de deux

heures trente peut s'assimiler à un uppercut. Un très grand film. En parallèle, une vaste rétrospective de l'œuvre du cinéaste israélien est organisée au Grütli, et l'un de ses programmeurs, Morgan Pokée, vient de consacrer un essai au cinéaste, «Nadav Lapid – Description d'un combat». (PGA)

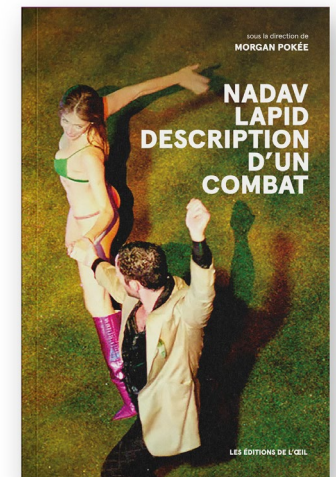
Cote: ★★★★★ Essai politique (Israël/France/Chypre/Allemagne – 150')

**Tribune
deGenève**

Par PGA

Publié le 18 octobre 2025

Tribune de Genève



Nadav Lapid, âme noire du cinéma israélien

«Oui» ► Le réalisateur signe une cinglante radiographie de la société israélienne, qui frappe par sa virulence et ses ambiguïtés.

Film israélien tourné durant le génocide à Gaza, *Oui* était attendu. D'autant qu'il est réalisé par Nadav Lapid, cinéaste qui se distingue par le regard acerbe et acéré qu'il porte sur son pays. Depuis son premier long métrage (*Le Policier*, 2011), il dépeint une société malade, rongée par sa propre violence. Le dernier ne déroge pas à la règle, en brossant le portrait d'un couple d'arrivistes – lui musicien, elle prof de danse – frayant avec l'élite décadente de l'Etat hébreu.

Le film démarre fort avec une première partie carnavalesque et survoltée, ironiquement intitulée «La Belle Vie». On y suit les frasques de Y. et Jasmine dans des fêtes orgiaques où se côtoient grande bourgeoisie, chefs militaires, moguls et autres profiteurs de guerre. Alors que le protagoniste du *Genou d'Ahed* (2021) disait «non» aux dérives autoritaires du gouvernement israélien, celui de *Oui* acquiesce sur toute la ligne. Y compris lorsqu'on lui propose de composer la musique d'un hymne patriotique aux paroles génocidaires – une chanson bien réelle, entonnée par un chœur d'enfants dans un clip digne de *Starship Troopers*, trouvé sur internet par le réalisateur! Le ton est à la satire outrancière, vulgaire et grotesque. Un film obscène pour décrire une réalité obscène, une charge cinglante délivrée avec une furieuse énergie.

Puis vient le deuxième chapitre: «Le Chemin», ou la traversée du désert de notre antihéros, soudain en proie à une «crise artistique, personnelle et morale». Et nous voilà invité·es à compatir à ses tourments, à guetter chez lui un sursaut d'humanité. On en arrive ainsi à l'éternelle impasse du cinéma israélien qui, tout en étant critique, en revient toujours à la même posture problématique: Israël en victime (collatérale) de sa propre barbarie. Car les Palestinien·nes sont inexistant·es, et Gaza sous les bombes est relégué à un simple arrière-plan. Une image documentaire qui, neutralisée par la

fiction, suscite un indicible malaise. Quand bien même elle illustre, autant qu'elle perpétue, l'aveuglement israélien.

Si la destruction de Gaza et de sa population se résume à une fumée noire aperçue au loin, les atrocités du 7-October sont en revanche longuement évoquées, par une ex-petite amie de Y. devenue propagandiste de l'armée israélienne. C'est en écoutant son récit que le musicien trouvera l'inspiration. On pourrait ainsi en déduire que les exactions du Hamas sont à l'origine du mal dont souffre la société israélienne... Au dernier chapitre («La Nuit»), Y. remplira donc son contrat, mais sera désavoué par son épouse. Comme le cinéaste exilé à Paris, elle quittera le pays avec leur fils. Car dans ce film, ce n'est pas l'horreur du génocide qui est intolérable, mais l'indécence de la société israélienne.

Oui en témoigne encore une fois: Nadav Lapid ne fait pas des films aimables. Ils secouent, cultivent l'inconfort et captivent aussi par leurs ambiguïtés. Elles sont assumées par un cinéaste enragé mais pas engagé, comme le sont les documentaristes militants Eyal Sivan et Avi Mograbi. Refusant le surplomb vertueux, l'Israélien fustige une société à laquelle il appartient. Réalisateur (*Le Genou d'Ahed*) ou musicien (*Oui*), tous deux prénommés Y., les personnages de ses derniers films sont d'ailleurs des alter ego, comme celui de *Synonymes* (2019), où il racontait son arrivée en France.

Si la virulence du pamphlet masque ses limites, Nadav Lapid reste un cinéaste fascinant. Pour tenter de cerner cet électron libre du cinéma israélien, on recommande la rétrospective intégrale que lui consacrent les Cinémas du Grütli à Genève, et la lecture d'un ouvrage paru en septembre, qui revient sur son parcours entre interviews, photos, extraits de scénarios et autres contributions. **MLR**

Rétrospective intégrale Nadav Lapid en 14 films (9 courts et 5 longs métrages), jusqu'au 28 octobre aux Cinémas du Grütli, Genève.

Nadav Lapid - Description d'un combat, sous la direction de Morgan Pokée, préface de Juliette Binoche, Les Editions de l'Œil, 2025, 352 pp.

LE COURRIER

—
Par MLR
Publié le 18 octobre 2025
Le Courrier
—

